

Ah ! Si j'étais Rothschild !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191575>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le banquet de Dijon.

Le 22 décembre dernier était, à Dijon, un jour de fête pour les anciens élèves de l'École centrale des Arts et Manufactures. Le groupe de Dijon, auquel étaient venus se joindre de nombreux camarades des départements voisins, offrait à leur éminent camarade Eiffel un banquet dans sa ville natale. M. Eiffel était accompagné de M. Salles, son gendre et son collaborateur.

Au milieu de la salle garnie de fleurs s'élevait une superbe tour en nougat. Ce n'était pas une tour Eiffel, qui n'aurait pas eu l'attrait de la nouveauté, mais la reproduction d'une des tours que les Américains projettent d'élever lors de leur exposition prochaine. Elle a été baptisée par les convives la fille de la Tour Eiffel, celle-ci étant naturellement la mère de toutes les tours qui pourront être conçues dans l'avenir.

A propos de ce projet des Américains, rappelons un mot de l'illustre ingénieur à l'un de ses anciens camarades de Lausanne, pendant l'Exposition :

« On en peut faire de plus hautes, disait-il, mais on peut aussi s'y ruiner. Moi je n'en fais plus. »

Voici les principaux passages du toast porté à M. Eiffel par M. Sirodot, président du banquet et du groupe de Dijon :

Mon vieux camarade. — Nous ne pouvions laisser s'achever l'année 1889 sans te donner la preuve que tu n'es pas oublié dans ta ville natale.

Mon cher Eiffel, avant 1889, tu avais déjà acquis, dans le monde des ingénieurs et des constructeurs, une réputation méritée par tes nombreux et remarquables travaux métalliques, — mais il t'était réservé d'acquiescer, en 1889, une popularité universelle et incontestable, — par la tour de 300 mètres, — qui fit le succès de l'Exposition du Centenaire, dont le nom d'Eiffel est désormais inséparable.

Dès 1888, en tout pays, du nord au midi, on ne parlait que de la Tour Eiffel.

Sa construction hardie, rapide et méthodique, a excité l'enthousiasme général, devant lequel les détracteurs de cette œuvre de génie ont été obligés de s'incliner.

Ils sont tous venus pour admirer sans réserve ton œuvre merveilleuse, mon vieux et cher camarade. Sur la plateforme de la tour,

les humbles et les puissants de ce monde s'étaient donné rendez-vous. Le prince de Galles aurait pu saluer le Shah de Perse et Dinsh Salifou ; l'ouvrier français donner l'accolade aux travailleurs étrangers accourus pour étudier l'œuvre de notre grande France, si hospitalière et si douce.

La Tour Eiffel a été la grande attraction de l'Exposition ; elle a certainement amené en grande partie les millions de visiteurs venus de toutes les parties du globe.

La France elle-même, sous le charme de cette œuvre de paix, a oublié ses dissensions intestines, pour être tout entière à la réception de ses hôtes.

Elle a montré que si des revers avaient pu l'atteindre, elle sait se relever, et à l'œuvre de guerre, elle a répondu par la victoire de l'Exposition du Centenaire, victoire pacifique et triomphe du progrès.

C'est à toi, mon cher camarade et compatriote Eiffel, que doit être attribué en grande partie cet immense succès.

Toast de M. Eiffel :

Mes chers camarades,

Vous n'attendez pas de moi un discours pour lequel je ne suis pas préparé. Entre camarades, de pareils apprêts ne sont pas de mise ; je viens seulement vous dire combien j'ai été sensible à votre invitation à ce banquet, et combien je suis touché des sentiments dont il est la manifestation. Ce banquet, donné dans ma ville natale, évoque pour moi tout un passé de souvenirs d'enfance qui nous tiennent au cœur par tant de liens.

Il me témoigne ensuite des sentiments qui unissent tous les élèves de l'École centrale et qui font que dans des personnes, inconnues hier, on trouve aujourd'hui des amis. La présence des camarades de mon année, avec lesquels j'ai vécu intimement autrefois, me rappelle ce bon temps de l'École centrale dont les trois années sont peut-être les plus agréables que j'aie passées, et dont le souvenir est resté si vif. C'était à ce moment au vieil hôtel de la rue Thorigny. Maintenant, tout est changé, et l'École est installée dans un splendide local. Comme nombre d'élèves, comme enseignement, elle a pris un développement considérable. Son action a aussi cru d'une façon singulière, et notre dernière Exposition en est une preuve. La galerie des machines et toutes les constructions métalliques ont été faites par nos camarades, soit comme ingénieurs, soit comme entrepreneurs.

Les exposants centraux en remplissaient les galeries, et c'est en grande partie à eux

qu'est dû le succès prodigieux de ce rendez-vous auquel nous avons convié les nations, et qui a démontré que la France, malgré ses malheurs immérités, était encore un grand peuple et tenait l'un des premiers rangs, non seulement en littérature et en art, mais encore dans l'industrie. Partout, dans la voie du progrès, on retrouve les élèves de l'École centrale, non seulement dans les arts de la paix, mais aussi dans les arts de la guerre, — témoin notre camarade Canet. Espérons que nous pourrons en recueillir les fruits et que, suivant les traces de nos devanciers, nous pourrons répandre par le monde le renom de l'École centrale en portant haut le drapeau de la paix et du progrès.

C'est dans cette pensée que je bois à la santé de vous tous, à vos succès individuels, au progrès de votre groupe, etc.

Plusieurs autres toasts ont été portés, parmi lesquels nous mentionnerons le toast aux absents, porté par le vice-président du groupe de Dijon, qui a communiqué plusieurs lettres exprimant leur regret de ne pouvoir assister à la réunion, entr'autres celle des camarades de Lausanne, de la promotion de 1855, Butticaz, Cuénod, Gaudard, Guillemain, Sambuc.

Ces messieurs, tout en chargeant le président de les rappeler au souvenir des camarades de Dijon, disaient qu'ils comptaient sur le plaisir de voir le camarade Eiffel à Lausanne quand il reviendra en Suisse, en 1890, comme il le leur a promis.

Les camarades de Genève, Verrassat, Samson, Fuesche, Briquet, Blanchot, présentaient leur cordiales félicitations aux camarades du groupe de Dijon et à l'illustre ingénieur Eiffel.

Ah ! si j'étais Rothschild !

Avez-vous jamais fait ce rêve, cette supposition ?.. Oui, c'est un souhait que formulent bien des gens. Être riche, voilà, semble-t-il, le bonheur suprême.

— Ah ! si j'étais Rothschild !

Eh bien, donc, qu'est-ce que vous feriez, si vous étiez Rothschild ?..

Je vous entends. Vous voudriez que tout le monde fût heureux autour de vous ; que le plus pauvre eût toujours une soupe chaude ; qu'il eût du feu en

hiver, dans sa mansarde, ou plutôt qu'il n'y eût plus de mansardes du tout, rien que des entresols!... Je vous connais, vous avez le cœur généreux, vous voudriez que tous vos contemporains eussent part à votre fortune. Mais pourquoi ces rois du milliard, qui ont sans doute, eux aussi, le même désir, se refusent-ils ce contentement, qui est, je crois, dans leurs moyens?

Hélas! ce n'est peut-être pas aussi facile qu'on le pense de rendre service à l'humanité, même souffrante, besogneuse et quémanteuse.

Et vous-même, qui êtes si fastueux en imagination, vous ne seriez guère plus habile à la contenter si vous étiez Rothschild.

Oui, vous seriez certainement fort embarrassé si vous étiez Rothschild, et je voudrais bien vous voir un instant devant ce bureau de la rue Laffite, à Paris, dont les ordres rayonnent sur tous les marchés du monde.

Ah! que vous auriez bientôt fait de jeter la plume après l'encrier, et de redemander « et ma houlette et mes hailons! »

Car cette royauté que vous enviez se paie tout comme une autre. La fortune a ses charges, et c'est un fardeau pour lequel il faut de solides épaules que celui des milliards de la maison Rothschild.

Il faut un cerveau constitué d'une manière spéciale pour se reconnaître au milieu des chiffres formidables qui résument les opérations quotidiennes de la banque; il faut un coup-d'œil d'une précision sans égale et une décision toujours prête, pour conserver ses avantages. Une faute, une erreur, se compterait par des millions de perte!

Aussi verrez-vous tous les jours les chefs de la maison venir les premiers au bureau et diriger eux-mêmes le travail. Ils ne peuvent pas se reposer, ils n'en ont pas le droit.

Un bonnetier de la rue St-Denis peut se retirer après fortune faite, s'en aller pêcher à la ligne, envoyer à tous les diables la bonneterie et la rue St-Denis. Les Rothschild sont attachés à la rue Laffite.

Un ministre peut démissionner, un roi peut abdiquer. Eux pas!

Il y fait chaud, savez-vous, à tenir la queue de la poêle!

Ah! chers lecteurs, ne refaites jamais ce souhait imprudent: Ah! si j'étais Rothschild!... Car vous ne savez pas à quoi vous vous exposez!

(*Le Don Quichotte.*)

Un souvenir touchant.

C'était pendant le siège de Paris, en 1871.

Un brave homme se présente au mi-

nistre de l'instruction publique avec un paquet sous le bras et, rencontrant M Jules Simon dans la cour:

— Pardon, monsieur, de quel côté pour parler au ministre, s'il vous plaît? Le concierge ne m'a pas bien expliqué.

— Vous voulez parler au ministre?

— Oui, monsieur.

— Et que voulez-vous lui dire?

— Ma foi, monsieur, voilà. J'ai appris comme ça qu'il y avait une vente au profit des plus pauvres et que chacun pouvait et devait donner quelque chose. Alors, moi qui suis cordonnier de mon état, j'ai eu l'idée de faire ce que j'ai pu. Et le brave homme déplaît le journal dans lequel il avait enveloppé deux énormes souliers neufs, aux clous et au cuir luisants et fort.

— Voilà la chose, monsieur. Ce n'est peut-être pas très élégant, mais c'est solide. J'ai travaillé ça comme si c'était pour un client millionnaire. Seulement, pensez-vous que le ministre veuille de ça et qu'on ne se moque pas un peu de mes pauvres souliers?

— Se moquer de vous? dit M. Jules Simon. Venez avec moi.

Et, marchant devant le cordonnier, il entre au ministère devant les huissiers qui saluent, arrive jusqu'aux appartements et, tendant la main au brave garçon:

— Voici, dit-il, le ministre, — montrant madame Jules Simon, — la femme du ministre et les enfants du ministre et il n'y a rien parmi les lots qu'on nous a envoyés qui vaille pour nous l'hommage de votre grand cœur.

Le pauvre cordonnier, ses souliers à la main, avait des larmes aux yeux, mais, je ne crois pas qu'autour de lui on eût les yeux bien secs.

L'appétit vient en mangeant, dit-on fréquemment, et voici, à ce qu'on croit, l'origine de cette locution proverbiale.

Amiot, le célèbre traducteur de Plutarque, bien que parti de la plus basse condition, était, dit-on, insatiable dans son désir d'accroître ses revenus. En grand crédit, à cause de son savoir, auprès de Charles IX, il sollicitait sans cesse de nouvelles faveurs. Déjà pourvu de l'évêché d'Auxerre, de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne et de plusieurs autres bénéfices, il demandait un jour au roi une abbaye devenue récemment vacante.

— Vous m'assuriez autrefois, lui dit Charles IX, que vous borniez votre ambition à mille écus de rente; vous avez beaucoup plus, et vous n'êtes pas encore satisfait!

— Que voulez-vous, sire, repartit Amyot en souriant, *l'appétit vient en mangeant*.

Cette locution est restée proverbiale.

Mais tout pauvre diable, tout deshérité de la fortune, vous fera remarquer à ce sujet que si l'appétit vient en mangeant, il vient encore bien mieux en ne mangeant pas.

Avant de se coucher, vous avez sans doute remarqué que le chien a l'habitude de faire trois ou quatre tours sur lui-même; mais vous êtes-vous jamais demandé pourquoi?... Eh bien, Darwin l'explique d'une façon plausible en disant que les anciens chiens, au milieu des prairies où ils vivaient, étaient obligés de rabattre l'herbe dans l'endroit où ils allaient s'étendre. De là le manège circulaire qu'exécutent fidèlement les petits-fils, avant de s'arrondir pour leur repos, sur un trottoir, sur un plancher où il n'y a pas l'ombre d'herbe, ou sur un coussin, aux pieds d'une jolie femme.

C'est tout simplement de l'atavisme, disent les naturalistes. L'homme, en sa qualité d'animal, subit aussi les effets de cette loi puissante. Il n'a guère changé depuis Adam; il a les mêmes organes, le même cerveau, partant les mêmes appétits et les mêmes passions que ses ancêtres.

Les douze muses.

Une société de jeunes gens se préparait à donner une soirée dramatique. Ils étudiaient une comédie dans laquelle figuraient les neuf muses. Au milieu de la répétition, survient le président de la société, qui ne connaît pas encore tous les détails de la pièce, mais qui tient à faire acte d'autorité et à placer son mot:

— Jaques, crie-t-il à l'un des acteurs, qu'est-ce que font là ces demoiselles, que représentent-elles?...

— Ce sont les neuf muses, président.

— Eh bien ce n'est pas ça! Il n'y a pas de symétrie!... Mettez-m'en douze: six d'un côté de la scène et six de l'autre!

Etat civil.

Un cantonnier du chemin de fer devint, jeudi passé, père d'un gros garçon. L'enfant est porté aussitôt à la commune la plus prochaine. On le présente à l'état civil.

L'employé, relevant ses lunettes. — Où est-il né, cet enfant?

Le cantonnier. — Chez moi, donc.

— Où ça, chez vous?

— Sur la ligne du chemin de fer, à une lieue d'ici.

— Je vous demande quel village?

— N'y a pas de village. N'y a que trois cabanes.

— Ça ne fait rien; l'endroit doit avoir un nom, sapristi!

Heureusement que l'officier d'état civil a une petite carte de la contrée. On